

Le 27 avril 1945, Mussolini en fuite est arrêté par des partisans. C'en est fait du fascisme historique. Le lendemain même, le dictateur est exécuté après un simulacre de procès. Il est ensuite pendu par les pieds, comme une bête de boucherie, et lapidé par une foule déchaînée. Clara Petacci, dont le seul tort est de l'aimer et de ne pas l'avoir abandonné dans l'adversité subit le même sort. Le fascisme en tant qu'attitude vient de renaître.

Car son essence n'est pas d'être une idée politique. Le fascisme historique n'a jamais été qu'un opportunisme circonstancié, mêlant des éléments d'extrême gauche, quelques principes conservateurs, beaucoup de réflexes autoritaires. Il se compose surtout d'attitudes (c'est-à-dire des prédispositions ou un état d'esprit) et de comportements (c'est-à-dire des actions) qui ont perduré.

Le fascisme contemporain

Quelles sont ces attitudes et ces comportements ?

La première est l'*essentialisation* de l'adversaire. Elle consiste à occulter ce qu'il fait pour attaquer ce qu'il est. Ou ce qu'on imagine qu'il est. L'essentialisation peut être raciale, religieuse ou politique. Elle permet d'assimiler ses opposants au mal en les réduisant à une image répulsive.

On ne discute pas, on ne transige pas avec l'ennemi essentialisé, rejeté hors du domaine de la légitimité et aux frontières de celles de l'humanité. On le combat. Parce qu'il n'est pas digne de s'exprimer. Les principes démocratiques de dialogue et de compromis ne s'appliquent pas à lui. Il ne reste plus que l'opposition frontale. La violence et l'intimidation.

La seconde attitude est l'*arbitraire*. Le fasciste n'a pas besoin de justifier ses pensées ou ses actes puisqu'il estime qu'ils sont justes par nature. Il considère tout débat d'idée comme un piège tendu dans lequel il ne doit en aucun cas tomber. Ses certitudes idéologiques lui tiennent lieu d'argument et de morale.

Les comportements qui en découlent sont l'imprécation, l'intimidation, l'accusation. Le fasciste est avant tout un procureur qui pointe ses adversaires d'un doigt vengeur et jubile à la perspective de les condamner.

La troisième est la soif de *contrôle*.

La liberté de penser étant celle de dévier, le fasciste la rejette de toutes ses forces. Au contraire, il s'immisce dans l'espace privé, jusque dans les consciences. Il censure, surveille, réglemente. Il interdit.

Le quatrième est la substitution du *pathos* (l'affect) au logos (la logique).

Toute contradiction est alors reçue comme agression, toute dissidence comme un crime. Le

fasciste vit dans une bulle cognitive imperméable. Même à la réalité. Il voit le monde à travers le prisme de ses fantasmes, à mille lieux du culte de la Raison inauguré par les Lumières.

La violence décomplexée des antifas ou du collectif des *Soulèvements de la Terre* sont l'exact reflet de celle des chemises noires ou brunes pendant les campagnes électorales italiennes et allemandes du siècle passé. Le comportement de certains groupes LGBT radicaux qui n'hésitent pas à menacer leurs opposants n'a rien à envier à celui de la droite la plus dure. Les déclarations et l'attitude d'un certain nombre de dirigeants politiques ne sont pas en reste. Le fascisme ne se trouve pas toujours où on l'attend.

Il n'est pas attaché à un parti, à un bord politique. Ce serait trop simple. Il est niché dans nos consciences. A tous. C'est notre attitude qui referme une société qui fut ouverte. C'est elle qui transforme les divergences en fossés et qui empêche le jeu démocratique et parlementaire d'exercer son jeu de recentrage et de compromis.

La crise démocratique

La démocratie ne consiste pas à vouloir tout ou rien et à imposer sa volonté au camp perdant. Elle fixe une orientation tempérée par les alliances nécessaires, les coalitions indispensables, les contrepouvoirs à prendre en compte, les minorités électorales à respecter. Elle corrige les excès, toujours possibles, par le mouvement de balancier de l'alternance. Elle insiste sur ce qui unit les citoyens plus que sur ce qui les divise. Elle fait d'une revers électoral une déception, pas une défaite.

Il est impossible à la démocratie de fonctionner si l'alternance est perçue comme un danger fondamental et l'adversaire politique comme un ennemi ontologique. C'est pourtant ce qui arrive. L'utilisation de la psychologie comportementale par les équipes de campagne, pour resserrer les rangs, ne fait qu'accentuer le phénomène en stimulant la peur, le sentiment d'urgence, le sentiment d'appartenance identitaire etc. Les élus sont naturellement coupables de jeter de l'huile sur le feu. Mais ce sont nous, les citoyens, qui les avons désignés.

Le péché originel de notre système politique ces dernières années a été de douter des vertus intrinsèques du système démocratique dans une société modérée de classes moyennes. En cantonnant à tout prix certains courants hors des allées du pouvoir au lieu de les intégrer et de les « digérer », il a bloqué la respiration démocratique et probablement favorisé leur expansion. Le péril communiste n'a-t-il pas été définitivement vaincu en France lorsque des ministres de ce parti se sont normalisés en intégrant le gouvernement sous François Mitterrand ?

A l'heure de la compétition globale et des guerres de société, les attitudes et les comportements fascistes, dont aucun parti n'est aujourd'hui totalement exempt, menacent notre nation de dislocation. Nos ennemis extérieurs l'ont compris. Ils cherchent moins à favoriser telle ou telle tendance qu'à diviser les Français pour les rendre impuissants. Leur contribution à l'exacerbation des haines et des clivages est sans doute leur coup de maître.

A force d'entendre dire que ceux qui ne pensent pas comme eux sont des extrémistes menaçants aux préoccupations illégitimes, les Français finissent par le croire et par se crisper en réaction. Ils n'en demeurent pas moins un peuple modéré. Dans le fond, leur rêve inavoué serait simplement de retrouver la parenthèse enchantée du consensus pompidolien.

Nous partageons le même destin national et démocratique. Votons librement et en toute conscience dimanche. Si le résultat nous déçoit ou nous inquiète, les élections suivantes le corrigeront. Nous sommes tous dans le même bateau, n'en faisons pas une galère...